

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 77 (1950)  
**Heft:** 5  
  
**Artikel:** Au son des cloches  
**Autor:** Gaudard, Francis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-227261>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## *Au son des cloches*

Enfants qui m'écoutez et qui depuis si longtemps ne croyez plus aux contes, parce que l'on vous a dit que vous étiez « trop grands pour ça » ; et vous, lecteur sage et mûri, qui voudriez bien y croire à nouveau parce que la vie n'est pas toujours drôle et que l'on a besoin, parfois, d'oublier son âge, je vous veux conter ce soir, tandis que les cloches sonnent et que le temps s'égrène, une histoire sans apprêt.

Il était une fois — oui, c'est un conte, mais ne souriez pas encore, vous verrez — un pauvre vieux bougre que la vie avait bien maltraité, et qui (peut-être parce qu'il était Vaudois) s'était bien laissé faire.

Je le vois encore, avec ses longs cheveux, sa barbe poivre et sel, et son sordide chapeau à bords plats — poivre et sel également, hélas !

Il avait une redingote couleur de rouille, et un pantalon dont aucun vocable ne saurait peindre la détresse. Mais ce qu'il avait de plus lamentable, vraiment, dans son costume, c'étaient ses pauvres vieilles bottines à élastiques dont les talons avaient fui sans laisser de vestiges et dont les semelles périmées buvaient l'eau froide des hivers.

Pauvre vieux bougre ! Il aimait bien, il aimait trop le vin blanc de chez nous. Et il se moquait du tiers comme du quart, ne possédant le tiers de rien ni le quart de quoi que ce fût.

Or, un soir qu'il avait bu plus que de coutume — ce n'était pas un soir quelconque, mais bien la veille de l'An — il aperçut, lui qui jamais n'apercevait rien, il aperçut dans la vitrine d'un épiciers, un bon vieillard à barbe blanche avec un sac sur l'épaule et des verges à la main. Et il se rappela qu'autrefois il avait connu ce vieillard.

— Eh ! mais... bredouilla-t-il, je ne me trompe pas... C'est... le père machin, ça... le Bon-Enfant. Comment ça va, Bon-Enfant ?

— Pas mal, fiston, et toi ? répondit le vieux (ou du moins il crut que le Bon-Enfant répondait cela, et même, il l'entendit ajouter) : Tu n'es pas dans ton état normal ce soir, mon garçon ; va te coucher, ça te fera du bien.

— Eh ! je voudrais bien. Mais ce « ta-dié » de père Blanc, le cordonnier, ne veut plus me laisser entrer dans ma chambre... parce que... parce que je lui dois le loyer.

— Va seulement, dit le Bon-Enfant, ça s'arrangera bien !

Le vieux bougre haussa les épaules et péniblement, il regagna sa mansarde.

Mais arrivé devant l'escalier, il se dit que peut-être il serait préférable de ne pas réveiller le père Blanc : et il enleva ses vieilles bottines.

Las ! Il faut croire qu'il n'avait vraiment plus sa tête à lui, le pauvre. Car, après avoir enlevé ses vieilles bottines, il les oublia sur une marche de l'escalier, comme un ivrogne qu'il était.

Mais le lendemain matin, il eut un coup au cœur en s'apercevant qu'il n'avait plus ses bottines. Il les chercha, naturellement. Et pour cela, il ouvrit la porte ; et les ayant trouvées, sagement alignées, il se traita de grosse bête pour les avoir laissées ainsi à la vue de tous et du père Blanc le tout premier.

— Mais comme il les prenait, il vit quelque chose qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord, et ce quelque chose lui fit pousser un grand cri de joie.

Elles étaient ressemelées.

Vous souriez, lecteurs...

Vous voyez bien qu'il faut croire encore aux contes. Qui sait, peut-être l'an qui vient vous réserve-t-il d'en vivre un. S'il est beau, venez me le conter, voulez-vous ? On a souvent besoin d'un conte pour faire ces histoires toutes simples dont les humains s'amusent et dont les écrivains vivent.

*Francis Gaudard.*